Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Artikel: Un métaphysicien suisse : l'Anti-Kant du Dr. Adolphe Bolliger

Autor: Brunnhofer, Hermann / Bolliger, Adolphe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379324

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN MÉTAPHYSICIEN SUISSE

L'ANTI-KANT DU Dr ADOLPHE BOLLIGER

PAR

HERMANN BRUNNHOFER[1]

Le titre de cet ouvrage fait pressentir une œuvre originale et neuve. Il est même provocateur, car nous nous sommes malheureusement habitués à voir dans Kant, dont M. Bolliger lui-même reconnaît la place importante dans l'histoire de la philosophie, une puissance invincible. Kant est devenu le philosophe à la mode de l'orthodoxie philosophique ; son nom seul suffit à donner la chair de poule aux empiriques, qui méprisent la philosophie. L'inviolabilité de Kant est devenue un vrai dogme.

En science, il n'y a pourtant rien de plus nuisible que le dogme : c'est le boulevard de la stagnation intellectuelle, le sabot du progrès. Voyez le recul produit pendant plus de deux mille ans par le système de l'univers de Ptolémée, qui rejeta dans l'ombre les idées plus justes des pythagoriciens. Il fallut un Copernic et un Giordano Bruno pour transformer le kosmos, devenu une sorte d'oignon sphérique à neuf enveloppes, en un système d'astres se mouvant librement, et pour faire de l'infinité du monde le fondement de la recherche scientifique, la base de toute spéculation philosophique.

[1] Dr Adolphe Bolliger, Privatdocent de philosophie à l'université de Bâle : *Anti-Kant oder Elemente der Logik, der Physik und der Ethik.* Bâle, Félix Schneider, 1882. 407 pages, grand. in-8.

De même, vers la fin du siècle dernier, Kant détruisit l'illusion naïve des philosophes ses devanciers, qui pensaient que dans l'étude du monde extérieur les objets pouvaient être saisis immédiatement par l'esprit. Il montra que la cognoscibilité des choses est elle-même un problème, qui amène forcément aux recherches préliminaires les plus difficiles sur la capacité de l'intellect humain. Dans sa *Critique de la raison pure*, où il se demandait s'il y a un lien entre le sujet qui se représente et l'objet de la représentation, Kant fit de cette question l'arène de l'analyse philosophique. Le résultat de la critique kantienne se concentra dans ces quelques ruines de connaissance : toutes nos perceptions, dont la combinaison nous sert à construire le monde extérieur, ne sont au fond que les essais de notre faculté de représentation, cherchant à se rendre compte des influences qui, partant de la *chose en soi*, base de tous les phénomènes, agissent sur notre moi, au moyen des formes intuitives de l'espace et du temps. Toute notre connaissance positive se réduit uniquement à la possession de la conscience de notre moi, et nous devons en faire dériver tout le monde de la représentation. Quant à connaître ce qui existe en dehors des représentations, la *chose en soi*, nous ne le pouvons absolument pas, car les formes de l'espace et du temps, au moyen desquelles notre esprit s'assimile le monde extérieur comme une somme de représentations, sont de nature purement subjective, et par leur nature même, elles ne peuvent nous fournir aucune connaissance du monde. Le seul bien qui nous reste, et du moins sa possession est incontestable, c'est l'existence d'un sujet qui se représente, sujet doué de conscience morale, c'est-à-dire de la faculté de pouvoir dans chaque cas choisir entre le bien et le mal.

On sait comment Fichte généralisa ce moi humain en un moi universel et fit régner l'idéalisme subjectif. On sait aussi que Schelling identifia ce sujet universel absolu avec la *chose en soi* de Kant, l'objet universel absolu ; il créa ainsi la philosophie de l'idéalisme objectif ou la *philosophie de l'identité*, dont la construction systématique valut à Hegel pendant quelques années le sceptre philosophique.

Cette philosophie de l'identité féconda avec Schelling la connaissance de la nature et avec Hegel surtout les disciplines historiques, mais on en fut enfin rassasié, et les vingt années du règne de Schopenhauer amenèrent une résurrection de l'idéalisme subjectif de Kant.

Depuis une quinzaine d'années, Kant, c'est-à-dire seulement le Kant de la raison pure, a repris l'hégémonie que la philosophie de l'identité lui avait enlevée, et cela au grand détriment de la science, disent les nouveaux kantiens rigides.

Depuis cette réhabilitation de Kant, on s'est mis avec ardeur à chercher la solution du problème posé de nouveau à si juste titre. On en est venu à une véritable adoration de Kant et, comme le remarquait encore dernièrement M. Lasson dans la préface de sa *Philosophie du droit*, il s'est produit une littérature kantienne passablement exagérée. Dans un des derniers numéros de la *Gegenwart* de Berlin, L. Noiré appelle la *critique de la raison pure :* la plus haute production de l'esprit humain. Vaihinger lui consacre le commentaire le plus étendu qui ait jamais été publié pour aucun ouvrage. Les nouveaux disciples de Kant ont pour mot d'ordre : « théorie de la connaissance » et ils donneraient un royaume pour une telle théorie. Il en pleut, de ces théories, bien que F. A. Lange, un des grands dignitaires du nouveau kantisme, ait donné la déclaration suivante comme la quintessence de cette philosophie : la connaissance du monde extérieur est à jamais un domaine fermé à l'esprit humain ; il lui reste tout au plus la possibilité de se représenter d'une manière poétique des mondes imaginaires qu'il vaut ensuite la peine de purifier par la critique et de reproduire sous une forme toujours plus élevée. En un mot, la *critique de la raison pure*, cette sibylle du néo-kantisme, en est réduite à pousser ce cri de désespoir : Point de connaissance en dehors de la pénétration dans l'essence de l'esprit humain lui-même ! Si l'on demande maintenant ce que toutes ces théories ont ajouté à la somme des connaissances positives, il n'y a qu'une réponse à faire : Rien, absolument rien, pas même l'ombre d'un atome.

Cette recherche de théories parfaitement stériles ayant dé-

truit tout respect pour la philosophie chez ceux qui, d'après M. Bolliger, font seuls progresser la science, notre auteur désire relever le crédit de la philosophie. C'est avec enthousiasme qu'il parle des naturalistes que, seule, l'ignorance aveugle a pu désigner sous le nom de « matérialistes, » comme des monstres d'impiété. Le matérialisme scientifique peut en appeler à ses œuvres. Pendant que ses savants adversaires aiguisent paresseusement leurs armes pour la grande bataille et se demandent avec un air inspiré si le monde nous est accessible, le matérialisme revêtu d'une armure d'enfant fait peu à peu la conquête du monde. Il force la nature à lui expliquer comment elle produit toutes ces créations étonnantes ; il a su découvrir que c'est par des moyens simples et uniformes qu'elle appelle à la vie les créatures les plus compliquées et les plus diverses. Il a, on peut bien dire, prouvé, et cela contrairement à toutes les suppositions précédentes, que la nature tisse toutes les parties de son vêtement bigarré avec les mêmes fils et le même mécanisme. Le matérialisme n'est certainement pas sans comprendre le cours des choses et il le prouve aux sceptiques par ses calculs, ses présages, qui se réalisent toujours avec la plus grande exactitude. Comment cela serait-il possible si les prémisses du matérialisme n'étaient pas en relation intime avec la noble déesse de la vérité ? (Pag. 298.)

L'erreur fondamentale de Kant consiste, d'après M. Bolliger, dans une conception tout à fait fausse de la notion de la métaphysique. Le mot de métaphysique se rencontre pour la première fois dans les œuvres d'Aristote, réunies par ses disciples, et il ne signifie pas autre chose que science des principes du monde expérimental. « L'amour philosophique entraîna ces hommes à ôter le voile qui couvrait le monde, c'est-à-dire à en rechercher les causes. » (Pag. 71.) La métaphysique était l'analyse du monde et comme telle (pag. 72) la science expérimentale par excellence. Pour Kant au contraire la métaphysique est la recherche de la « chose en soi, » cachée derrière tous les phénomènes et que du reste aucun de nos organes ne nous permet d'étudier. La métaphysique, au sens kantien, est donc « un vol dans un espace sans air. » (Pag. 72.) L'histoire

de la métaphysique rappelle à M. Bolliger cet enfant qui devait extraire une racine carrée sans savoir faire cette opération. (Pag. 119.) On démontre que les notions de Dieu, de la liberté, de l'immortalité ne sont basées sur aucune expérience; ce sont donc des notions toutes fictives. Cependant Kant continue à les nommer connaissances ou objets de la connaissance; de même que, chose étrange, la faculté d'inventer de pareilles notions ne s'appelle nullement imagination, mais *raison pure.* (Pag. 16.) Une semblable raison pure, nom par lequel Kant (pag. 16) désignerait même l'erreur ou l'imagination, mériterait bien plutôt d'être appelée la déraison pure, le feu follet de la race humaine. (Pag. 107.) Voici ce qu'en dit M. Bolliger : « Une faculté humaine qui, avec la contrainte d'une force naturelle, procurerait aux hommes des rêves transcendants, je l'appellerais faculté de la fiction et de l'illusion. » (Pag. 132.) Kant est conséquent quand, dans le même ouvrage, il affirme que les mathématiques et les sciences naturelles ne sont des sciences que pour autant et parce que leurs objets ne sont pas empiriques. Le kantisme est en principe un défi à l'empirisme ; pour lui, tout ce qui est empirique n'est pas connu parce que c'est empirique, mais dans la mesure où c'est aprioristique. (Pag. 64.)

Ces contradictions violentes, causées par le conflit de la métaphysique transcendantale et du progrès journalier des sciences empiriques, M. Bolliger les attaque en ces mots : « Les théologiens n'ont jamais prétendu que nous péchons parce nous possédons la « vertu pure, » mais bien plutôt parce qu'elle nous manque ; comment donc les rêves transcendantaux proviendraient-ils, non d'un manque de raison, mais de la « raison pure? » Pauvre raison ! et pauvre humanité ! Si notre œil spirituel nous trompe, qui nous conduira ? Si la lumière qui est en nous est ténèbres, qui nous éclairera ? » (Pag. 132.) M. Bolliger montre ensuite excellemment (pag. 140-148) à quelles confusions l'abus du mot « transcendantal » chez Kant a dû le conduire. Il y a bien une douzaine de sens dans lesquels Kant a pris ce mot. Et le pire de tout c'est que dans aucun de ses sens le mot transcendantal n'est une notion

vraiment riche, mais toujours une simple ombre. (Pag. 147.) C'est dans l'opposition la plus marquée à Kant que M. Bolliger, pour combattre cette tendance à tout volatiliser dans le monde transcendantal, émet la thèse suivante : « Tout ce qui est dans une âme est empirique, fait d'expérience » (pag. 35) et (pag. 42) : « Nommez votre monde nature, nommez-le univers, ou phénomène, ou représentation, — mais n'oubliez jamais que la notion de l'expérience doit lui correspondre parfaitement. »

Ensuite de sa manie de tout déclarer transcendant, Kant établit continuellement une différence marquée entre la représentation et l'objet de la représentation, et tombe dans le dualisme et le scepticisme. Le dualisme de Kant, et, en thèse générale, tout dualisme dans l'étude du monde, est intimement lié à la conception aprioristique du phénomène de l'espace. Si l'espace, comme pour Kant, n'est rien de plus qu'une intuition *a priori* déjà déposée dans notre âme, c'est-à-dire *seulement* une forme d'après laquelle nous disposons les objets du monde extérieur de la même manière que nous les percevons comme phénomènes, alors un abîme insondable s'ouvre entre la chose en soi et l'idée que nous nous en faisons.

D'un autre côté l'empirisme, c'est-à-dire les mathématiques unies aux sciences naturelles, a donné depuis un demi-siècle la preuve irréfragable que l'espace, loin d'être seulement une forme de notre faculté intuitive, est bien plutôt quelque chose de *parfaitement réel*, une substance une, existant aussi en dehors de notre intuition humaine. Et plus le pur objectivisme étudiera avec sérieux et solidité le phénomène de l'espace, plus aussi la physique ou, ce qui revient au même, la métaphysique reconnaîtra que l'espace, seul lien qui rassemble dans une unité absolue les myriades d'individus, d'atomes, est bien plus que l'empirisme n'a été disposé à le croire. L'espace est la révélation de l'unité du monde et par conséquent de l'être suprême lui-même (pag. 235) vis-à-vis duquel l'existence des atomes et des corps dans l'espace se présente seulement comme une manifestation d'êtres subordonnés. L'espace est le véritable *kosmocrator* (pag. 319), car étant ab-

solument indivisible, il est le prototype de tous les atomes, le reflet du Maître de la matière et de l'esprit. (Pag. 376.)

Pour notre philosophe de l'empirisme le temps est aussi réel que l'espace. Le temps est le médium par lequel nous percevons des changements dans les objets du monde extérieur qui nous sont révélés par l'espace. Or le changement n'est évidemment rien autre qu'une négation continue du monde phénomènal. « Cette négation de ce qui est donné, la suppression continuelle de ce qui est réel, c'est-à-dire des phénomènes, est un fait, par conséquent une quantité réelle. Or la réalité des changements consiste dans la négation de réalités, c'est une négation continue. Le temps, quintessence de tous les changements, est une synthèse continue de négations, ce qui en fait quelque chose de très réel. On ne peut se représenter des négations, c'est pourquoi la réalité du temps, comme négation continue du monde sensible, est inséparable du fait qu'on ne peut se le représenter. Le fait que le temps est réel signifie seulement que tout ce qui est phénoménal est en réalité nié. (Pag. 401.)

La *causalité*, pour M. Bolliger, n'est pas non plus une forme abstraite de la pensée, mais tout ce qu'il y a au monde de plus réel. L'action la plus universelle de la cause première, ou des causes dans le monde phénoménal, est pour lui la *gravitation*. C'est sa réponse à cette question aussi vieille que le monde : « D'où viennent le mouvement et la vie dans le tout ? » La gravitation est cette unité des forces naturelles à laquelle aboutira tout empirisme tendant vers son idéal. (Pag. 336.) Tous les procès naturels dans le monde organique et inorganique ne sont pour lui que des modalités d'un *devenir*, qui se réalise d'après la seule formule de la gravitation. Toutes les formes existantes des corps ne sont que des systèmes variés à l'infini d'atomes mus d'après la loi de gravitation. L'étendue et la dureté, la ténacité et l'élasticité, l'état liquide et l'état gazeux, les éléments et les combinaisons chimiques et, en général, tous les états et les changements de la matière apparaîtront aux générations futures comme des manifestations d'atomes en mouvement, et on constatera que tous ces mouvements s'accom-

plissent, dans les formes infiniment différentes des corps, d'après la seule et unique loi de gravitation. (Pag. 320.) « Un caillou, qui semble une masse en repos, serait un système infiniment compliqué de millions innombrables de planètes. La terre aussi semble en repos, elle se meut pourtant, et depuis que nous savons qu'elle se meut, nous n'en sommes pas moins heureux. De même nos minéraux ne seront pas moins utilisables quand nous saurons que tout en eux est en mouvement. » (Pag. 343.) De même encore notre cerveau « est un système d'atomes gravitants, qui, dans le cours des choses, a été produit sous certaines conditions. Il a dû être formé de la même manière que dans d'autres circonstances il se produit du grès ou de la houille. Il est bien certain que le cours des choses a eu à parcourir un chemin bien plus long pour composer le cerveau que pour former le grès, et pour produire continuellement de nouveaux cerveaux il se sert d'un mécanisme d'une complication inouïe ; mais, sans aucun doute, cet organe si parfait est formé par un mécanisme analogue à ceux qui produisent la chaux et la serpentine, les météores et les comètes, la voie lactée et la grande ourse ; il n'y a partout que des atomes gravitants, qui se meuvent d'après des règles éternelles, selon que leur nature et l'espace les y forcent. Ces atomes produisent tous ces êtres admirables dans le ciel et sur la terre.

» Il peut être assez difficile de comprendre comment, quand et dans quel ordre ont pu naître les différentes formes du monde matériel, depuis la molécule d'hydrogène du nuage primitif jusqu'au cerveau humain, et du cerveau humain jusqu'à des êtres bien supérieurs qui, en dehors de notre imagination, existent peut-être dans les planètes ou dans les étoiles fixes. La science qui cherchera à dévoiler ces mystères, c'est l'*histoire de l'évolution*, qui fera briller une magnifique lumière au sein des obscurités de notre terre. » (Pag. 359, 360.)

La théorie de l'évolution, déjà pressentie par Giordano Bruno et Gœthe, et développée à notre époque par Darwin et Haeckel, réussit à déterminer la route que l'homme, le plus haut produit de la vie organique sur la terre, a dû suivre depuis la

cellule primitive, à travers d'innombrables périodes de développement.

Cette théorie ouvre des perspectives analogues sur les profondeurs de la vie universelle dans l'espace et dans le temps et ces perspectives nous remplissent d'une consolation encourageante, quant à l'insuffisance relative de l'organisation sensible que nous sommes parvenus à acquérir. Rien n'est plus borné, plus absurde, comme le dit Giordano Bruno, que de croire que les modalités de la perception sensible soient réduites aux cinq que nous possédons. « L'égalité entre les hommes est déjà très contestable, à cause de leurs différences d'organisation ; tout d'abord remarquez combien les hommes se distinguent les uns des autres quant à leurs facultés supérieures, la pensée, la volonté, le sentiment. La différence de sensibilité, qui est moins marquée, est pourtant très grande ; certains sens sont ou bien faiblement développés ou manquent entièrement. La distance est mieux marquée entre nous et les animaux. Chez ceux-ci quelques formes de sensibilité atteignent bien un degré supérieur de développement, mais l'activité intellectuelle de l'homme ne se trouve chez eux qu'à un état atrophié. Le manque de certains sens, fait anormal chez les hommes et les animaux supérieurs, est la règle chez les animaux inférieurs et on a le droit de prétendre que les espèces les plus simples n'ont qu'une seule forme vague de sensibilité. Sur la base de ces faits on peut bien se demander si les formes *existantes* de la sensibilité et de l'activité de représentation sont les seules *possibles*. On fera bientôt l'expérience qu'il est impossible d'avancer une seule preuve à l'appui de cette dernière thèse ; rien ne montre que notre sensibilité forme un tout complet. Il est vrai que nous ne pouvons nous faire aucune idée d'autres formes possibles de représentation. Mais cela prouve-t-il leur impossibilité ? Les vers intestinaux ne se doutent pas de l'existence de la lumière et pourtant la lumière existe pour nous. Les habitants du fond de l'Océan ne connaissent pas les sons et pourtant nous entendons. Le crocodile n'a pas de sentiments moraux et cependant les hommes sont moraux. Le rhinocéros ne fait pas de philosophie, bien que

les hommes en fassent. Nous pouvons admettre, avec la même certitude que pour toute autre hypothèse scientifique, que les êtres vivants les plus élevés de notre planète, les hommes avec leur plus ou moins de raison, sont les produits d'un procès d'évolution d'une longueur inappréciable; ce procès commençant par la matière inorganique (prétendue sans vie) a conduit, à travers les premières formes de l'organisation et d'une sensibilité vague et monotone, jusqu'à notre organisation digne d'un pieux étonnement et à notre vie intellectuelle plus étonnante encore. Qu'est-ce qui indique, s'il vous plaît, que l'évolution ait atteint son terme? Dans les prochains millions d'années ne se passera-t-il donc rien de nouveau sur notre planète? Pensez-vous peut-être que le bon Dieu a abandonné son œuvre et que, parce qu'il ne peut rien inventer de mieux, il se contente de laisser son intelligente humanité se multiplier à l'infini? Et si même par hasard, pour une raison quelconque, l'idéal était atteint sur notre planète, que peut prouver l'histoire de notre motte de terre pour le reste du monde infini de Dieu? La pensée que, dans d'autres mondes, d'autres êtres nous dépassent dans la mesure où nous sommes supérieurs aux chouettes ou aux morues, ou même aux coraux et aux botryocéphales a scientifiquement autant de probabilité que son contraire. Mais même pour notre planète, nous ne devons pas cesser d'espérer. Si par hasard dans quelques millions d'années les habitants de la terre étudient la géologie, il est à craindre que la couronne actuelle de la création ne soit regardée avec les mêmes sentiments et les mêmes pensées que maintenant les crânes de singes fossiles. » (Pag. 229-231.)

Les quelques citations de ce livre substantiel font sentir que M. Bolliger sait écrire avec simplicité et clarté, de façon à se faire comprendre de tous. Son *Anti-Kant* s'adresse avant tout aux empiriques à la pensée claire et simple, qui, dès longtemps, sont parvenus à comprendre qu'une métaphysique durable doit être conquise, non par la voie de la spéculation aprioristique, mais sur le sol assuré de l'expérience. Alors, — et M. Bolliger est très décidé sur ce point, — la métaphysique n'est plus qu'une branche des sciences naturelles, une physique su-

périeure. Le monde transcendantal se dévoile, non comme dépassant toute expérience, mais comme en dehors de nos perceptions sensibles.

Les phénomènes, c'est-à-dire tout le monde des représentations humaines, ne perdent rien de leur réalité matérielle si nous reconnaissons en eux des projections de notre esprit ; au contraire, puisque ces projections apparaissent comme des manifestations du grand tout qui se révèle dans l'espace, elles sont les témoins vivants d'un monisme devant lequel l'antique opposition d'esprit et de matière, de pensée et d'être n'est plus qu'une superstition traditionnelle. D'après le livre de M. Bolliger nous pouvons pressentir une époque où les luttes du passé au sujet de l'opposition prétendue entre l'être et le non-être, l'esprit et la matière seront jugées de la même manière que nous considérons maintenant le combat d'Ormuz et d'Ahriman, avec les lumières que nous a données l'étude scientifique des mythes. Car, comme le dit excellemment M. Bolliger : « Le faible rayon de lumière qui éclaire le présent est à la fois une histoire du passé, et pour les gens intelligents, une prédiction de l'avenir. »

La philosophie de M. Bolliger appartient à cette tendance qui, commençant dans les temps modernes avec Giordano Bruno, a continué avec Spinosa, Leibniz et Lotze. Seulement l'auteur de l'*Anti-Kant*, suivant de plus près les traces de Bruno, accentue, avec plus d'énergie que ses prédécesseurs immédiats, que toute étude du système du monde ne peut arriver à des résultats durables et sûrs que dans la mesure où elle se décidera à se servir uniquement des matériaux fournis par l'analyse des expériences faites. Cette étude doit se conformer à cet aphorisme de Gœthe :

> Si tu veux atteindre l'infini,
> Parcours seulement le fini dans tous les sens.

Le premier volume de l'*Anti-Kant* contient seulement les éléments de la logique et de la physique. L'éthique manque encore. Mais M. Bolliger laisse clairement entendre qu'elle ne sera aussi qu'une pure science expérimentale. La toute-puissance de

Kant dans le domaine de l'éthique, basée sur la foi à « l'impératif catégorique, » doit aussi être brisée. Car M. Bolliger trouve insupportable l'opinion d'après laquelle les connaissances qui nous importent le plus, c'est-à-dire les règles de notre conduite, sont basées sur la foi. (Pag. 138.)

Nous attendons le second volume de l'*Anti-Kant* avec impatience, car le premier a déjà prouvé que son auteur est un penseur original, qui ne se contente pas de léguer à d'autres dans d'ennuyeux paragraphes ce qu'il a hérité de ses prédécesseurs, mais qui a la force et le courage de tout refondre dans le feu de sa propre pensée.

Son ouvrage, écrit d'une manière élégante, se recommande non seulement à l'étude des philosophes, mais de tous ceux qui s'intéressent à la philosophie. M. Bolliger est encore très jeune ; il a donc le temps de compléter son système dans tous les sens et de lui donner, comme Lotze, cette transparence, cette simplicité qui persuade l'intelligence et qui de plus gagne le cœur.

C'est une joie pour nous, compatriotes du docteur Bolliger, de constater que la philosophie a enfin pris pied chez nous. Elle a pris racine dans un sol qui avait jusqu'ici été favorable à toutes les branches de la science, mais où jamais, pour ainsi dire, la recherche des causes premières n'avait fleuri. Qui sait si l'amour de l'utile ne réveillera pas chez nous l'amour du beau, et si les arts, régénérés comme la philosophie, ne seront pas animés d'une nouvelle vie.

(Traduit de la *Nouvelle Gazette de Zurich* du 5 et du 7 janvier 1883 par Ch. Bieler, cand. theol.)